

Le train du chocolat

Elle n'a pas pu s'empêcher de caresser sa robe des deux mains. Elle n'en avait jamais porté une aussi belle, aussi douce. Elle a marché jusqu'au grand miroir dans des bruissements de taffetas. Elle s'est regardée avec gourmandise. La ceinture bien ajustée soulignait sa taille, la jupe bouffante disait toute la longueur de ses jambes, le galbe de ses hanches. Elle a remonté un peu le décolleté, où un pendentif brillait tellement qu'il allait attirer tous les regards sur sa poitrine. Elle a ajusté la couronne de fleurs dans ses cheveux, relevé ses mèches pour dégager les boucles d'oreilles assorties qui encadraient son visage, ses grands yeux noirs, sa bouche joliment maquillée. Elle est restée un temps immobile, a pivoté sur elle-même, a reculé pour se voir en pied, s'est déhanchée. L'émotion lui montait à la gorge. Elle était un bijou de chair dans sa robe de mariée. Si sa pauvre mère l'avait vue ainsi, elle aussi en aurait pleuré.

Il a fallu qu'elle se fasse violence pour s'arracher au miroir. Elle a pivoté d'un coup, a saisi ses jupes et s'est éloignée à grandes enjambées. Arrivée devant la porte, inondée de lumière et de musique, elle a marqué un temps d'hésitation. Allez, s'est-elle dit. C'est le grand jour.

Dehors, l'orchestre jouait fort. Les cuivres résonnaient, les guitares, les maracas animaient une foule serrée de fêtards bigarrés. L'alcool coulait à flots. Le soleil l'éblouissait tellement qu'elle n'a pas pu bouger d'abord, et n'a pas vu les convives s'écarter pour lui livrer passage. Quand elle a pu habituer ses yeux, elle leur a souri, et tous ont applaudi, et crié, vive la mariée ! Vive la mariée ! Et puis Diego est apparu, ses dents blanches éclatantes par-dessus un costume superbe au gilet brodé de fils de couleur, de perles et de brillants. Il est venu contre elle, a saisi sa taille de son bras, et l'a embrassée à pleine bouche, déclenchant des hourras partout autour d'eux qui couvraient presque la musique.

Ils ont défilé, ont reçu des nuages de pétales de fleurs sur la tête, tous les hommes la mangeaient des yeux tandis que Diego distribuait partout ses sourires d'ivoire et vidait gobelet sur gobelet de sangria. La cohorte de fêtards les a escortés jusqu'à la petite gare, au son des trompettes de l'orchestre et des tambourins. Sur le quai que le train faisait vibrer la locomotive envoyait des panaches de vapeur brûlante dans l'air surchauffé. Les wagons de passagers étaient décorés de fleurs, portières grand ouvertes pour accueillir la noce et la musique, calés entre les wagons chargés de grands sacs de fèves de cacao. Elle a pensé à son amie Maria qui elle aussi après son mariage était montée dans cet antique train du chocolat, le seul qui quitte la vallée, qui file à travers les montagnes jusqu'à la ville, la grande ville où le travail et l'argent l'attendaient à son tour, elle aussi, loin de son village miséreux où elle n'avait plus aucune attache.

L'orchestre a repris de plus belle, et Diego serrant sa main l'a emportée vers le wagon le plus fleuri, le plus décoré, suivi des musiciens et des autres fêtards. Le chef de

gare et les deux policiers du village ont applaudi et chanté, le voyage avait été payé d'avance par l'oncle de Diego, qui avait envoyé un mandat depuis la ville, et les attendrait à l'arrivée. Aujourd'hui pas de guichet, pas de barrière. Aujourd'hui c'était le début de la liberté.

Le train a filé à flanc de montagne, l'orchestre avait sorti les flûtes de pan, le paysage était vertigineux et magnifique. Diego buvait plus que de raison, heureux lui aussi de changer enfin de vie, et de partir avec elle, là-bas. Il l'embrassait souvent, son haleine sentait de plus en plus l'alcool, ses mains saoules lui pétrissaient les seins à lui faire mal, abîmaient le décolleté de la robe. Elle n'a rien dit, a tenté de lui échapper un peu ou de respirer à l'opposé de ses relents. Elle espérait. Pourvu qu'elle ait eu raison. Pourvu que la vie à venir, là-bas, à la ville, vaille la peine de tous ces efforts, des gros doigts de Diego sur elle, des regards lubriques de l'orchestre, de l'haleine de Diego, de sa langue chargée de sangria dans sa bouche. Elle voulait juste un peu d'argent. Et la liberté.

Le train a gravi les montagnes, de temps en temps il s'était appuyé sur les dents rouillées d'une crémaillère, avait franchi des ponts rongés d'humidité et de verdure, il avait surplombé des précipices et elle avait eu l'impression d'être la seule à réaliser le danger du parcours tandis que l'orchestre ne cessait de jouer.

Puis la locomotive avait fait résonner son avertisseur et le convoi avait rejoint le quai de la gare d'arrivée, où attendait un groupe bariolé qui avait lancé des hourras, agité des fanions de couleur et était venu encadrer les noceurs et les musiciens qui pour débarquer avaient ressorti les trompettes. Au centre, l'oncle de Diego, grisonnant, solennel dans son costume blanc, lui avait donné l'accolade sans jeter un seul regard sur elle.

Ils avaient défilé jusqu'à la grande maison de l'oncle. On avait payé les musiciens, et toute la noce était repartie avec quelques billets en poche. Diego et elle avaient été emmenés à l'écart, dans une grande pièce qui dominait le jardin, et, plus loin, la grande piscine de l'oncle. Mentalement, elle avait prié. Elle allait être payée. Elle allait être fixée.

Dans la salle, plusieurs gorilles armés gardaient les issues. Deux hommes se sont occupés de Diego, deux femmes se sont occupées d'elle. Délicatement, elles lui ont repris le pendentif et retiré, avec des gestes patients, les boucles d'oreilles assorties. Elle avait fait son travail : elle avait fait passer les pierres ici, à travers la frontière, par le train du chocolat. On ne fouille pas un cortège de mariage, encore moins une mariée. L'oncle, qui n'était l'oncle de personne, avait bien pensé son affaire.

Elle eut un regard pour Diego, si seulement c'était vraiment son nom. Les deux hommes qui s'occupaient de lui avaient fort à faire : il était ivre, mais ils lui avaient ôté le principal, ce gilet brodé parsemé lui aussi de cailloux brillants qu'il avait fait passer. Maintenant ils tentaient de lui ôter son pantalon sans abîmer le costume. Elle eut

un petit sourire, en voyant ce garçon qu'elle ne connaissait pas, qui quelques heures plus tôt lui pétrissait la poitrine en répandant sur elle son haleine fétide, hagard, debout, dans un slip douteux.

Pendant ce temps, les deux femmes avaient fait glisser ses jupes et dénoué son corsage. Elles lui ôtèrent aussi la couronne de fleurs qui ornait ses cheveux. Quand elles dégrafèrent son soutien-gorge, elle voulut protester, mais Diego, encore saoul, eut une sorte de rugissement et fit un pas vers elle. Un des gorilles s'approcha de lui, sortit une seringue de sa poche, et le piqua dans le cou.

Il y eut un instant suspendu. Diego, toujours en slip, se mit à trembler de tous ses membres. Tout son corps blanchit soudainement. Ses yeux s'injectèrent, puis devinrent vitreux. Un filet de sang vint orner la bave qui montait à ses lèvres, enfin il s'écroula.

Non ! Non, cria-t-elle, ce n'était pas comme ça ! Ils ont fait le travail, ils ont transporté les cailloux. Ils ont droit à l'argent ! L'argent et la liberté ! Elle s'agitait, prise de panique. Les deux femmes étaient parties bien vite, emportant les bijoux, la robe et son soutien-gorge, la laissant seule face aux gorilles de l'oncle. L'un d'entre eux sortit un coutelas, et s'approcha tout près d'elle, un autre vint par derrière, ils se rinçaient l'œil, lui attrapèrent les mains, l'immobilisèrent, et puis l'homme au couteau leva son arme en riant et trancha d'un coup sa petite culotte. Toi, t'as encore une petite chance de servir, grinça-t-il.

Au bord de la piscine, sous un parasol, l'oncle sirotait un cocktail. Elle fut amenée nue devant lui, les bras maintenus par deux gorilles hilares. L'oncle prit tout son temps. Il observa attentivement sa poitrine, son ventre, ses hanches, son sexe. Sur un geste de lui, on la retourna, pour qu'il puisse admirer son cul. Il émettait des petits bruits de gorge inarticulés. Tremblait-elle plus de peur ou d'indignation ?

Enfin, l'oncle rendit son jugement. Trop maigre. Elle sentit vite la pointe de l'aiguille dans son cou. Elle avait tant rêvé d'une autre vie. Elle avait essayé. Elle savait, au moment de mourir, qu'elle rejoindrait rapidement Maria.

Pierre Marchant